

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 18

Artikel: Les beautés du droit
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chasseur averti n'en vaut point. — Un chasseur s'était attiré maintes fois les quolibets de ses camarades, et pour cause : Le gibier ignorait le calibre de son plomb.

Ils résolurent un jour de lui faire une farce. Elle fut éventée par un ami du chasseur malade :

Fais attention, lui dit-il, tes compagnons méditent de te jouer un tour. On placera à portée de ton fusil un lièvre empaillé. Ne te laisse pas mystifier.

Le lendemain après plus d'une heure d'infructueuse poursuite, notre chasseur voit partir à dix pas un superbe lièvre. Le fusil au repos, il le regarde tranquillement courir.

— Va, va, mon bonhomme, tu ne m'y prendras pas ; je sais bien que tu es empaillé.

POUR QUI ME PRENEZ-VOUS ?

Nous rencontrâmes, l'autre dimanche, un pasteur qui s'en allait prêcher au pénitencier, à la place du chapelain, empêché.

— Ne croyez pas, nous dit-il, que j'envisage cette tâche comme une corvée. Et puis, les malheureux qui sont enfermés là-haut ne sont pas tous des brutes ; il se trouve même parmi eux des garçons pleins d'originalité. Ainsi, je me rappelle un jeune homme dont la vilaine spécialité était de voler des bicyclettes. Ces larbins lui valaient chaque fois quelques mois de réclusion de plus ; mais cela ne l'empêchait pas, dès qu'on le relâchait, de retomber dans son vice : la passion du vélocipède chez lui était plus forte que toutes les bonnes résolutions. Un jour, comme il rentrait au pénitencier pour la quatrième fois, je lui demandai : « C'est encore, je m'en doute, une de ces terribles bicyclettes qui vous ramène ici ? » — « Oui » firent ses yeux. — « Est-ce vous, peut-être, continuai-je, qui avez attrapé la bicyclette de mon fils ? (Je dis *attrapé* et non *vole* : inutile, n'est-ce pas, de blesser dans leur dignité messieurs les voleurs.) Donc je voulus savoir si c'était lui qui avait fait le coup.

— Comment était-elle, cette bicyclette ? questionna-t-il à son tour. Était-elle neuve ?

— Non, lui dis-je, elle avait beaucoup rouillé.

— Alors, reprit le voleur, avec l'air de dire : « Pour qui me prenez-vous ? », alors ce n'est pas moi qui l'ai *faite* ; moi, je ne travaille que dans le neuf.

Nous étions arrivés devant la grille de la « grande pension », comme le langage populaire appelle notre prison cantonale ; notre aimable narrateur nous quitta, et ce fut dommage pour nos lecteurs, car il savait sûrement bien d'autres historiettes.

Pour ne pas manquer le train. — « Rien ne sera de courir, il faut partir à temps. », dit le fabuliste. Cette sentence demeura vraie éternellement. Mais si le bon La Fontaine vivait à notre époque, peut-être ajouterait-il en prose : « Pour ne pas manquer le train, ayez toujours sur vous un bon indicateur, tel que l'*Horaire général du major Davel*, publié à Lausanne par les soirs d'Adrien Borgeaud, imprimeurs-éditeurs. »

Les beautés du droit. — Un jeune avocat défendait devant le tribunal de Lausanne un vaurien de la pire espèce.

Les faits étaient parfaitement établis ; même l'accusé avait tout avoué.

L'avocat n'avait plus qu'à chercher à atténir l'âme des jurés dans l'espoir d'adoucir la peine. Il plaide des circonstances atténuantes et, d'une voix émue, raconte la vie accidentée et tourmentée de son client.

À la fin de la plaidoirie, l'accusé pleurait à chaudes larmes.

— Ah ! s'écria-t-il, sanglotant, je ne savais pas que j'avais été si malheureux !

POUR LE 14 AVRIL !

Nous avons, samedi dernier, publié le compte rendu de la célébration du 14 avril, par la « Patrie Vaudoise », à Berne, compte rendu qu'avait bien voulu nous adresser un fidèle ami et collaborateur du *Conteur*, M. Marc Henrioud.

Un des participants à cette charmante fête a l'amabilité de nous envoyer encore le toast que porta M. Georges Krieg. Ce toast, en vers plus ou moins improvisés, eut un très vif succès, car il répond au désir de concorde et d'union entre Confédérés, auquel de plus en plus, heureusement, le cèdent l'agitation et les suspensions regrettables de ces derniers mois.

Confédérés !

Nous vivons dans l'histoire un moment solennel ! Depuis que nos aieux ont, devant l'Eternel, Sur le pré du Grütli scellé leur alliance, Il n'en fut pas beaucoup d'une telle importance. Pendant ces six-cents ans nous fûmes du chemin. Ceux qui nous l'ont ouvert, les armes à la main, N'ont jamais supposé qu'un jour, leur Helvétie, Ce tout petit état — émeraude sortie Dans la couronne d'or d'un puissant souverain — Planterait son drapeau du Rhône jusqu'au Rhin, Oui, nous pouvons l'aimer avec idolâtrie ; Nous pouvons être fiers d'une telle Patrie, Fiers du petit pays qui, parmi les plus grands, A su se maintenir toujours aux premiers rangs, Et qui, par son travail, sa valeur, son courage, Inspira le respect aux plus grands personnages. Nous pouvons être fiers de la prospérité, Que notre peuple a su, par sa tenacité, Son ardeur au travail et son intelligence, Ajouter aux biensfais de son indépendance, Mais à toute médaille il existe un revers : Une guerre effroyable endeuille l'Univers ; Le vieux monde ébranlé chancelle sur sa base, Le canon retentit de l'Yser au Caucase, Et la Suisse, au milieu de cette Europe en feu, Grâce à tous ses enfants et surtout grâce à Dieu, A vu jusqu'à ce jour sa frontière épargnée ; Mais a dû, cependant rassembler son armée. A son premier appel, tous, Latins et Germains, Nous avons répondu, et, la main dans la main, De nos fiers devanciers prêts à suivre les traces, Nous avons démontré au monde, que deux races, Unies par l'amour sacré du sol natal, Peuvent braver la mort pour le même idéal. Il ne faut certes pas être trop alarmiste, Ni voir notre avenir sous un jour pessimiste ; Mais un péril existe et ce péril est grand ; Il ne saurait laisser nos coeurs indifférents : Cette guerre a creusé, le long de la Singine, Un fossé, moins profond qu'on ne se l'imagine, Mais qui, par des pêcheurs en eau trouble exploité, Pourrait servir de tombe à notre Liberté. Nos tout puissants voisins seraient bientôt les maîtres,

Du sol trois fois sacré légué par nos ancêtres, Si, dans ces temps troublés, nous étions assez fous, Pour laisser pénétrer la discorde chez nous. Dans un pareil moment notre patriotisme, Doit imposer silence au particularisme ; Au milieu du danger, nous devons faire bloc, A toutes les pressions résister comme un roc ; Gardant en nos destins notre foi toute entière, Nous devons éviter que, de quelque manière, Le Suisse alémanique et le Suisse romand, Sentent dans leurs rapports, le moindre froissement. Nous devons, de nos chefs, exiger la justice, De nos institutions protéger l'édifice Et ne pas tolérer que nos autorités Puissent diminuer en rien les libertés Par nos vaillants aieux, l'une après l'autre acquises, Et sur leurs oppresseurs péniblement conquises. Nous devons les garder envers et contre tous, Pour les transmettre à ceux qui viendront après

[nous]. C'est dans ce but, Messieurs, ce but patriotique, Que je viens faire appel au bon sens helvétique, Dont vous avez fait preuve en tant d'occasions, Et qui plane bien haut par dessus nos passions. De Genève à Rorschach, de Chiasso jusqu'à Bâle, Nous devons conserver l'unité nationale, Pour transmettre à nos fils, comme un pieux dépôt, La devise d'amour qu'on lit sur nos drapeaux ! Berne, 1916. G. KRIEG.

IO ON EST BIN, IQUI'EST SA PLIAC

FRANCOIS aô taöpi n'avâi jamé été ein tsen dè fai. N'avâi pas occasion dè tant cora coumeint lè dzeins d'ora que sont adé la route ; et l'avâi sa Bronna et son tsai à reglés po allâ ào martsi et po menâ à mâodrè. parâia cauquière temps dévessâi allâ à on e terrâ dâo coté dè Maracon, et sè décida à mon dessus on trein. L'étai trâo llien po allâ avo lo tsai, kâ dû pâi vao lo Veyron tant quiè lè, la on rudo bet. « A la garda ! se sè dese, faut pérâ qu'on aôdrâ sein vaissâ. »

Ye part don po la garâ avoué sa veste dè no et son tsapé dé coumenion qu'avâi on grâ crêpe einvortolhî, que cein fasâi on peche mougnon, que n'javâi pas fauta dè lâi férâ d'î d'allâvè, et démandé on beliet dè troisièm po cein qu'on va tot asse rudo qu'avoué lè z'âtro, que sont po lè fins monsus et po madâ la menistrè.

L'est bon. Sè va chetâ que devant, dézo couvai et quand lo tsemîn dè fai arrevâ, iavâi pecheinta reinte dè clliâo vagons. Sè trovâ détout la comotive et traçâ en derrâi po ts tsî lo wagon iô dévessâi eintrâ. Quand l' trouâ, l'âovrè la portetta, s'amînè dedein, et chitè su clliâo bio bancs tot gris, qu'on a de na cutre, tant cein étai dâo et sè peinsâ « n'est pas l'eimbarres, lâi fâ destrâ bon ; on pâo appoyî, que l'est pertot dâi coussins ; fasâi dinsè dâi petitès dzevatâiès po cheintrâ iavâi dâo du ; mâ po dâo du, n'javâi rein dè d Sè trovâvè que tot solet, et ion dâo tsemîn fai qu'avâi met'na carletta d'allemand et qu'ava onna petita giberna, eintre vers li et lâi démandâ sa carta. La lâi baillâ.

— Vous ne devez pas être ici, dites-voi, q lâi fâ stu l'hommo ; vous avez un billet de trême, sortez et allez-vous en arrière.

Et cé co passé à n'autro vagon.

François aô taöpi décheind, revouâté ellî vagons et sè dit : Mâ sè trompâ ; l'est bin qui et sè reinfatâ dedein.

L'autre revint, lo revâi à la mêmâ pliace lâi fâ :

— Comment, vous n'avez pas encore changé dépechons-nous !

— Mâ m'n'ami, dusso étrè queie !

— Mais non ; c'est un wagon de première.

— Eh bin veni vaire :

Et Berbitchon décheind, preind l'autro pâbré, lo fâ recoula de trâi pas, lâi montrâ avo lo dâi lo coutset dâo trein et l'âi dit :

— Vâique la comotive et lo tombéré iô met lo tserbon ; ora comptâdâ aprés : ion ! dou ! ... et trâ ! eh ! hé !

— Eh bien !

— Eh bin ! y'â on beliet dè troisième et vâ que lo troisième ; ora lâi su-yo, oï âo na ?

Une fanfare d'attaque. — Un campagnard adressait à l'un de nos journaux le compte-rendu d'une fête célébrée dans son village.

Après avoir parlé de l'« imposant » cortège des « honorables et sympathiques représentants des autorités de district, de cercle et communales », des « sémillantes demoiselles d'honneur en robe blanche avec l'écharpe verte en bandoulière », du banquet « abondant et très bien servi par l'ami », un fin cuisinier », des discours « éloquents, patriotiques et bien sentis » du bal « très animé et joyeux, qui se prolongea jusqu'aux premières lueurs du jour naissant », le correspondant terminait ainsi son compte-rendu :

« Et nous aurons garde d'oublier notre vaillante et infatigable fanfare qui, durant toute cette belle fête, nous a prodigué ses retentissants accords. Merci du fond du cœur et au nom de tous, ô inépuisonables musiciens ! »